

**« Vehemence ontologique » de la métaphore.  
Un style d'existence et une autre manière de faire des mondes  
(The “Ontological Vehemence” of the Metaphor: A Style of Life and  
Another Manner to Create Worlds)**

Galyna DRANENKO  
Université Nationale Yuriy Fedkovych de Tchernivtsi, Ukraine

**Abstract:** *The inadequacy of the theories of the tropes and the fluctuation between ontological (the constituent originality of the tropes) and phenomenological (the discourse effects, the interpretation) captures, and thus the lack of a general theory with a capacity to reconcile the linguistic, cognitive and pragmatic aspects of the tropes explain the continuation of the study on metaphoric processes. The principles made by Paul Ricœur, in La Métaphore vive participate in this renewal of the analysis of the metaphor. The French philosopher not only acknowledges the changes that have occurred in the semantic theory as opposed to the tradition of classical rhetoric, but he also opens new perspectives to reflection on what he names the “ontological vehemence” of the metaphor. If the metaphor implies thinking, it is a thought which is without any concepts, or at least one in which affects, percepts and concepts in the sense Deleuze gives these terms. Even if Deleuze’s ontology is quite different from that of Ricœur, while being fundamentally diacritical, relational and experimental, the conceptions of the metaphor of both philosophers meet through the underlining of the metaphorical dimension that this figure may have whenever it is vivid. Both consider the metaphor as the result of a “poietic” (poiésis) act the ambition of which is to re-describe the real: it opens a new field of intelligibility and experience for the one who elaborates it as well as the one who interprets it.*

**Keywords:** *metaphoric process; metaphoric truth; ontological metaphor; poietic act; “ontological vehemence” of the metaphor;*

**Résumé.** *L'incomplétude des théories des tropes et une fluctuation entre des saisies ontologique (originalité constitutive des tropes) et phénoménologique (effets de discours, interprétation) et, dès lors, le manque incontestable d'une théorie générale capable de concilier les faces linguistique, cognitive et pragmatique des tropes expliquent la continuité de l'étude des processus métaphoriques. Les propositions que fait Paul Ricœur, dans La Métaphore vive, participent à ce renouveau de l'analyse de la métaphore. Le philosophe français non seulement prend acte des mutations qui sont intervenues dans la théorie sémantique par opposition à la tradition de la rhétorique classique, mais ouvre des perspectives à la réflexion sur ce qu'il appelle la « véhémence ontologique » de la métaphore. Si la métaphore donne à penser, c'est une pensée sans concepts, ou du moins une pensée où s'entremêlent indissolublement affects, percepts et concepts au sens que Gilles Deleuze donne à ces termes. Même si l'ontologie deleuzienne est différente de celle de Ricœur, tout en étant*

*fondamentalement diacritique, relationnelle et expérimentielle, les conceptions de la métaphore des deux philosophes se rejoignent par la mise en évidence de la dimension ontologique que cette figure peut avoir quand elle est vive. Les deux philosophes considèrent que la métaphore résulte d'un acte poïétique (poiésis) dont l'ambition est de redécrire le réel : elle ouvre un nouveau champ d'intelligibilité et d'expérience aussi bien pour celui qui l'élabore que pour celui qui l'interprète.*

**Mots-clés :** processus métaphorique ; vérité métaphorique ; métaphore ontologique ; acte poïétique ; « véhémence ontologique » de la métaphore ;

Avant d'examiner la portée ontologique qu'aurait, aux yeux de certains, la métaphore, problème assurément complexe et épineux, un bref rappel historique s'avère nécessaire pour situer les enjeux d'une telle problématique. Tout d'abord, nous rappellerons<sup>1</sup> le déclin, à la fin du XIX<sup>e</sup> et dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, qu'a connu la rhétorique qu'on qualifie à juste titre de « restreinte », car trop souvent obnubilée par un repérage et une taxinomie raisonnée des différentes figures. On en veut pour preuve, d'une part, l'abandon du terme « trope » remplacé peu à peu par un vocable aussi ambigu que peut l'être le mot « image », expression relativement « imagée » et analogique elle-même, empruntée au code iconique, et, d'autre part, le fait que la rhétorique<sup>2</sup> cesse d'être une matière d'enseignement, notamment en France, à partir de 1885 pour être remplacée par un enseignement de l'histoire des littératures grecque, latine et française. Les raisons de cet escamotage sont multiples : flou définitionnel des tropes, fixation sur leurs effets illocutoires et perlocutoires, réduction à leur fonction ornementale, etc. La stylistique littéraire a donc tout « naturellement » pris la place de la rhétorique.

Mais, dès les années 1960, l'hégémonie des approches structuralistes a favorisé l'éclosion d'une « nouvelle » rhétorique. Signalons-en quelques repères exemplaires rapidement. Roman Jakobson entend concilier linguistique, rhétorique et poétique, en proposant de faire de la métonymie et de la métaphore les deux matrices générales du langage (métonymie-syntagme / métaphore-paradigme). On réédite en 1968 les *Figures du discours* (1821-1830) ; c'est l'occasion pour réévaluer les tropes canoniques, au sein desquels la métaphore a une place de choix. La linguistique va s'emparer de cette problématique et on ne compte plus les études et les théories qui vont tenter de proposer une théorie unifiée des tropes : approches lexico-sémantique, pragmatique, relevant de la théorie de la pertinence de D. Sperber et de D. Wilson, interactionnelle (métaphore comme interaction entre concepts),

---

<sup>1</sup> Nous suivons ici, succinctement, les précisions de Marc Bonhomme dans *Le problème des tropes dans la linguistique française du XXe siècle* (1994, pp. 101-109).

<sup>2</sup> En Belgique, l'élève de classe terminale est encore appelé « rhétoricien ».

cognitive (G. Lakoff et M. Johnson, « métaphore conceptuelle »), etc. On réexamine les taxinomies tropiques, on tente de dégager le trope générateur de tous les autres, on abandonne plus ou moins le point de vue de la langue pour mettre l'accent sur le dynamisme interactionnel et communicatif, sur la transgression des lois du langage, sur les calculs interprétatifs des récepteurs (inférences énonciatives et encyclopédiques), etc. Bref, comme l'indique Marc Bonhomme dans « Le problème des tropes dans la linguistique française du XXe siècle », on ne peut que constater une incomplétude des théories des tropes et une fluctuation entre des saisies ontologique (originalité constitutive des tropes) et phénoménologique (effets de discours, interprétation). Il manque incontestablement une théorie générale capable de concilier les faces linguistique, cognitive et pragmatique des tropes.

L'ontologie, elle aussi, a connu cet étrange destin : du déclin<sup>3</sup> à la reprise<sup>4</sup>. Il n'est pas dans notre intention d'en faire l'histoire et de prendre part au débat de spécialistes qu'elle suscite parmi les philosophes. Disons simplement que la métaphysique et l'ontologie ont été particulièrement les cibles de nombreuses attaques et ont été contestées par des mouvements aussi divers qu'antagonistes, que la *French Theory* (J. Baudrillard, J. Derrida, G. Deleuze, M. Foucault, etc.) où la notion de *déconstruction* tient une place centrale, la philosophie analytique prônant un tournant linguistique (L. Wittgenstein), le pragmatisme relativiste (R. Rorty), etc. À tel point que Frédéric Nef, dans *Traité d'ontologie pour les non-philosophes et les philosophes* (2009), non sans sourire, se demande si « ontologie » n'est pas une injure proférée par le capitaine Haddock, personnage, comme on le sait, truculent de la série des *Tintin* de Hergé dont la capacité à recourir à des insultes est sans limites<sup>5</sup>. Il n'en reste pas moins, poursuit F. Nef que, comme Monsieur Jourdain pour la prose, le scientifique, l'historien, le chimiste, l'astrophysicien, le sociologue, l'économiste, tous font de l'ontologie sans le savoir. Car selon le métaphysicien :

Une ontologie, même si elle ne prend pas explicitement la forme d'une ontologie catégorielle, se présente au moins en partie comme un inventaire des catégories et des notions les plus centrales de notre

---

<sup>3</sup> On peut considérer que Kant est le premier post-métaphysicien ; Nietzsche, Heidegger, Carnap, Derrida, entre autres, poursuivront ce discours sur la fin de la métaphysique.

<sup>4</sup> Cf. Garcia E. et Nef F. (éds.), *Textes Clés de métaphysique contemporaine. Propriétés, mondes possibles et personne* (2007) avec des textes de R.-M. Adams, D. Armstrong, R. Chisholm, K. Dokic, D. Lewis, E.-J. Lowe, D. Parfit, A. Plantin, P. Simons, G.-F. Sout, P. Van Inwagen, D.-C. Williams.

<sup>5</sup> Cf. liste complète de ces injures (220 !) : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Vocabulaire\\_du\\_capitaine\\_Haddock](https://fr.wikipedia.org/wiki/Vocabulaire_du_capitaine_Haddock) ; on remarque parmi ces injures la mention d'un trope comme « anacoluthie » ; certes, « métaphore » n'y figure pas, mais on trouve bien « catachrèse ».

schème conceptuel d'appréhension de la réalité physique, mentale ou sociale et privilégie les notions ou catégories communes à ces trois types de réalité. C'est la raison pour laquelle par exemple la notion d'événement est jugée centrale par un grand nombre de philosophes réfléchissant à la forme que doit prendre une ontologie. On pourrait en dire de même de la catégorie d'état de choses (*Sachverhalt*). C'est aussi la raison pour laquelle la notion d'objet a suscité et retenu l'intérêt des métaphysiciens spécialisés en ontologie matérielle ou formelle. Ce qui est remarquable dans cette notion d'objet c'est qu'elle existe pratiquement à tous les niveaux de la réalité. (Nef, 2006 : 181)

Il ne faudrait donc pas réduire, à la suite de Platon<sup>6</sup>, l'ontologie à une théorie de l'Être abstraite centrée sur de questions métaphysiques de ce type : Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Qu'est-ce qui existe ? Qu'est ce qui est fondé et ce sur quoi ? L'ontothéologie heideggerienne est un exemplaire paradigmatique d'un tel questionnement. L'ontologie, pour F. Nef, au contraire, est le noyau irréductible de la métaphysique, et n'est rien d'autre que la science de « la réalité de la réalité » : Les objets ont-ils trois ou quatre dimensions ? Le présent est-il la seule modalité réelle du temps ou bien le passé et/ou le futur existent-ils ? Quelle est la nature du concret et de l'abstrait ? Il est significatif à cet égard que le *Tractatus logico-philosophicus* (1917) de L. Wittgenstein commence par ces deux phrases : « Le monde est ce qui a lieu. Le monde se décompose en faits ». L'ontologie doit donc dire *ce qui est* et comment ce qui est tient dans des structures ontologiques. Et pour ce faire, l'ontologie doit prendre la forme d'une *ontologie réaliste* qui reconnaît que des structures et des objets et leurs propriétés existent indépendamment de l'esprit. Il ne suffit donc pas de reconnaître la relativité de nos schèmes conceptuels, il faut aller jusqu'à décrire ce qui est. Le retour réflexif de l'ontologie ne s'épuise pas dans une mise au jour des catégories de notre pensée, elle va aux choses-mêmes. Son objet, c'est la concrétude des objets et des faits. Bien sûr, pour éviter tout malentendu, il est important de souligner qu'une ontologie ainsi conçue ne fait pas passer par pertes et profits le « tournant linguistique » qu'a pris la philosophie à la suite de Wittgenstein.

Pour notre part, ici, nous prendrons le mot « ontologie » non dans une perspective de « science de l'Être en tant qu'être », mais dans un sens assez déflationniste, à la façon, en quelque sorte, dont les logiciens usent de ce mot : l'ontologie décrit ce qui *est* ou supposé *être*, ou dit autrement, dans un langage plus familier et plus imagé, l'ontologie décrit le *mobilier du monde*. Mais faut-il rappeler que l'« oubli de l'Être » est, peut-être, une des caractéristiques de

---

<sup>6</sup> Cf. la théorie platonicienne des Formes, ou des Idées conçues comme des réalités supérieures au monde sensible, réalités immatérielles, immuables, éternellement identiques à elles-mêmes.

notre temps ? Ainsi, pour en rester dans le domaine qui nous intéresse ici, le champ littéraire, tout un courant de la critique, dans le sillage de tout un pan de la linguistique contemporaine, a « oublié » que le langage, même poétique, nous parle des objets du monde, qu'ils soient réels ou fictifs. En effet, il nous semble que l'étude des tropes, et en particulier celle de la métaphore, ne peut se passer d'un questionnement ontologique, même si tout un courant de la nouvelle critique (*New Criticism*) nous a invités à n'être sensibles qu'à la *fonction poétique* du langage quand « l'accent [est] mis sur le message pour son propre compte » (Jakobson : 214), au détriment de sa fonction référentielle. La métaphore est donc, peut-être, un objet d'étude idéal pour rompre avec tout diktat formaliste et pour montrer comment se nouent des termes et des notions, considérés a priori comme impossibles dans la doxa structuraliste, tels que « langage », « littérature », « métaphore » et « réel ». Dans cette optique, il nous a semblé que les thèses soutenues par Paul Ricœur, dans *La Métaphore vive*, ouvraient des perspectives à ce sujet tout à fait intéressantes et à même de surmonter le paradoxe et les apories d'une expression comme *métaphore référentielle* ou *métaphore ontologique*.

### **1. Paysage intellectuel : apogée et déclin du structuralisme**

Avant d'examiner les thèses que propose Paul Ricœur dans *La Métaphore vive*, il nous semble nécessaire d'indiquer quel était l'état théorique du champ littéraire au moment où il intervient sur la nature et la portée de la métaphore. À l'époque où P. Ricœur écrit *La Métaphore vive*, le structuralisme est encore à son apogée éditorial et médiatique (Voir : Dosse, 1991). Son hégémonie s'étend sur de nombreux domaines : linguistique, bien évidemment (F. de Saussure, le précurseur ; le Cercle de Prague (R. Jakobson, N. Troubetskoï, etc.) ; sémiotique (L. Hjelmslev, J.-A. Greimas) ; anthropologique (Cl. Lévi-Strauss) ; historique (J.-P. Vernant) ; sémiologique (R. Barthes) ; philosophique (L. Althusser) ; psychanalytique (J. Lacan). Qu'entend-on par structuralisme alors ? Les choses sont bien connues, nous serons donc un peu expéditive, sinon caricaturale parfois, notre seul but étant de décrire l'horizon théorique sur lequel se détache le travail de Ricœur. Le structuralisme repose sur l'idée qu'un élément n'a pas de sens en soi, mais qu'il n'existe et ne prend sens que dans sa relation et son opposition à d'autres éléments ; il existe donc une structure sous-jacente, profonde, cachée, que le chercheur doit mettre en évidence, structure qui détermine le fonctionnement et le sens de tout phénomène. En effet, selon Cl. Lévi-Strauss :

Si, comme nous le croyons, l'activité inconsciente de l'esprit consiste à imposer des formes à un contenu, et si ces formes sont fondamentalement les mêmes pour tous les esprits, anciens et modernes, primitifs et civilisés – comme l'étude de la fonction

symbolique, telle qu'elle s'exprime dans le *langage*, le montre de façon si éclatante – il faut et il suffit d'atteindre la *structure* inconsciente, sous jacente à chaque institution et à chaque coutume, pour obtenir un principe d'interprétation valide pour d'autres institutions et d'autres coutumes à condition naturellement de pousser assez loin l'analyse. (28 ; nous soulignons)

Comme le fait remarquer Cl. Lévi-Strauss, la linguistique structurale est le modèle paradigmatique de ce structuralisme.

La critique littéraire, on s'en doute, n'a pas échappé à cette méthodologie et à cette mode. On peut considérer que le texte fondateur du structuralisme appliqué à la littérature est certainement l'analyse structurale du poème *Les Chats* de Baudelaire entreprise par Cl. Lévi-Strauss et R. Jakobson. Selon les dires des auteurs, l'étude met l'accent sur le « *caractère différentiel* » du poème « *considéré isolément* », car il contiendrait « *en lui-même* ses variantes ordonnées sur un axe qu'on peut représenter comme vertical, puisqu'il est formé de niveaux superposés : phonologique, phonétique, syntactique, prosodique, *sémantique*, etc. » (Jakobson *et al.*: 5 ; nous soulignons). On trouve dans cette description de la méthode choisie les termes clés de l'analyse structurale d'un poème : « *caractère différentiel* » de la structure du texte manifestée par des parallélismes et des couplages (horizontaux et verticaux) entre les différents « *niveaux superposés* » ; « *isolément* » et « *en lui-même* », soit le parti pris d'un immanentisme analytique, ou pour le dire plus simplement, « *le texte, tout le texte, rien que le texte* » (cf. une méthode comme celle du *close reading*, ou l'affirmation de l'*autotélisme* de la fonction poétique jakobsonienne). On remarquera que, dans l'énumération des différents niveaux du texte, le niveau « *sémantique* » est rejeté à la fin de la liste, trop « *flou* » analytiquement parlant et moins important aux yeux des deux auteurs de l'étude. Auteurs dont le réquisit théorique pourrait être : le signe aux dépens du sens. Dans cette analyse fouillée, sinon pointilleuse, des *Chats*, il est, certes, fait mention de « *métaphore* » (trois fois), mais jamais n'est explorée la tension lexicale et sémantique qui la constitue. Seul les couplages formels (voir la répétition de termes comme « *renvoi* », « *rapproche* », « *conformité entre* ») intéressent les analystes :

Ainsi, le sujet sous-entendu « *chats* » du neuvième et du dixième vers fait place à un renvoi à la métaphore « *sphinx* » dans la proposition relative du onzième vers (*Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin*) et, par conséquent, rapproche ce vers des tropes servant de sujets grammaticaux dans le tercet final. [...] ces amples métaphores du sizain final ne font que transposer, à l'échelle de l'univers, une opposition qui

était déjà implicitement formulée dans le premier vers du poème. (Lévi-Strauss & Jakobson : 13 et 20)

Il faudrait aussi citer tous ces critiques qu'on peut considérer comme des chefs de file de cette « nouvelle critique » qui allaient appliquer aux textes littéraires les méthodes du structuralisme textuel. Mentionnons sans souci d'exhaustivité : R. Barthes ; Gérard Genette fondateur, avec T. Todorov, d'une « nouvelle poétique » ; A. L. Greimas, fondateur de l'École sémiotique de Paris (dont les principaux membres sont J.-C. Coquet, O. Ducrot, J. Kristeva, C. Metz, F. Rastier, J. Fontanille, etc.). Pour illustrer le parti pris formaliste de ces théoriciens, nous nous contenterons de rappeler que, par exemple, G. Genette, dans *Figures III* (1972), se propose d'analyser *À la Recherche du temps perdu* du point de vue de ses structures (profondes) narratives (« discours du récit ») avec un souci théorique et taxinomique qu'on ne peut que saluer. Mais, si le temps proustien l'intéresse, ce n'est jamais pour s'interroger sur sa phénoménalité, mais pour étudier la friction de l'« histoire » et du « récit » (achronies : analepse, prolepse ; vitesse : scène, sommaire, ellipse, etc.). Le référent du texte proustien s'estompe et s'absente dans l'analyse de Genette. Bref, le discours du récit, à l'instar de la « langue » de la linguistique structurale, est un système de signes séparé de l'expérience vécue (*Erlebnis*) et par l'auteur-narrateur et par ses lecteurs.

Il ne fait pas de doute qu'aujourd'hui, cette approche, quelque peu théoricienne, sinon terroriste aux dires de ses détracteurs, s'essouffle et connaît un certain déclin. En effet, l'histoire littéraire revient en force et retrouve une nouvelle jeunesse avec les développements des théories de la réception. Mais réapparaît aussi un regain d'intérêt pour une approche *sémantique* des textes qui se préoccupe de leur référence, c'est-à-dire du fait que tout langage, donc tout texte, littéraire ou non, implique « une existence ou une réalité soit physique, soit fictive soit abstraite » (Lyons : 326). Il n'est donc pas étonnant de constater que de nombreux travaux réinterrogent le processus métaphorique à partir d'une telle perspective. Il est certain que les analyses et les propositions que fait Ricœur, dans *La Métaphore vive*, participent de ce renouveau de l'analyse de la métaphore. Mais, avant d'entrer dans le vif du sujet, il est bon de rappeler que Ricœur, dans les années 1960 et 1970, a le dessein de fonder une herméneutique qui tente de joindre à la fois les sciences du langage héritières de la linguistique saussurienne et la philosophie analytique du langage. En effet, la prise de distance de Ricœur avec le structuralisme ne signifie en aucun cas qu'il se désintéresse du langage ; bien au contraire, il a le projet d'élaborer une théorie du texte, et en particulier du texte littéraire ou poétique, compatible avec les réquisits de son herméneutique. Car pour lui, il est essentiel de ne jamais oublier que « [c]omprendre [un texte], c'est se

comprendre devant le texte », comme il aime à le rappeler (Ricœur, 1986 : 116).

## 2. La fonction référentielle de la métaphore

Ricœur, quand il aborde l'étude de la métaphore, se trouve face à une alternative dont les deux termes semblent diamétralement opposés. D'une part, comme nous venons de le voir, le structuralisme qui exclut toute approche herméneutique, puisque pour lui « il n'y a pas de message à délivrer, pas de sens à déchiffrer, pas d'intentions transcendantes à saisir existentiellement. » (Ricœur, 1971 : 307). Et, d'autre part, une herméneutique qui a pour projet d'ancrer le langage « dans un procès d'existence qui le précède et l'enveloppe », car ce sont ces « structures d'existence qui assurent notre ouverture à l'être dans son ensemble » (Ricœur, 1971 : 315) et qui répondent de la capacité du langage de dire le monde. Aussi toute la philosophie du langage de Ricœur consiste-t-elle à entreprendre de dépasser cette alternative (sémiotique ou bien sémantique, structuralisme ou bien philosophie du langage, structure ou bien représentation de la réalité) en réconciliant ces deux conceptions, en réaffirmant que la fonction du langage (*signum*) est bel et bien de faire référence à un dehors (*res*).

Dans *La Métaphore vive*, Ricœur prend acte des mutations qui sont intervenues « dans la théorie sémantique par contraste avec la tradition de la rhétorique classique<sup>7</sup> ». En effet, dans la rhétorique classique, qu'on pourrait qualifier de *théorie de la substitution* à la suite d'Aristote, la métaphore était définie comme un écart de sens attribué à la seule dénomination : « au lieu de donner à une chose son nom usuel, commun, on la désigne par un nom d'emprunt, transféré (méta-phore) d'une chose étrangère à la chose à laquelle le nom fait défaut » (Ricœur, 1982). La raison de ce transfert reposait sur l'hypothèse d'une ressemblance, objective ou subjective entre les deux choses, et sur le constat qu'il manquait un mot pour décrire-nommer une chose nouvelle, une idée nouvelle ou une expérience nouvelle (par exemple, *La mélancolie des soleils couchants* – Verlaine). Il s'agissait aussi, parfois, d'ajouter un ornement au discours, afin de rendre une argumentation plus plaisante, donc plus efficace.

Cette théorie de la substitution a été remise en cause par des logiciens et des critiques littéraires de langue anglaise qui lui ont substitué une *théorie de l'interaction*, à laquelle adhère Ricœur dans *La Métaphore vive*. En effet, pour P. Ricœur :

---

<sup>7</sup> Nous reprenons les indications données par Paul Ricœur dans « Imagination et métaphore », texte de sa communication présentée à la Journée de Printemps de la Société Française de Psychopathologie de l'Expression, à Lille les 23-24 mai 1981. Il a été publié en 1982 dans la revue *Psychologie Médicale*, 14 (Ricœur, 1982 ; document non paginé).



Selon cette analyse nouvelle, [...] le porteur de l'opération métaphorique n'est plus le mot, pris isolément, mais la phrase considérée comme un tout : « *la nature est un temple où de vivants piliers...* » [Baudelaire]. La métaphore, c'est l'expression complète qui rapproche « nature » et « temple » et construit le complexe nouveau « vivants piliers ». Le processus d'interaction ne consiste pas à substituer un mot par un autre – ce qui à strictement parler, ne définit que la métonymie – mais à combiner de façon nouvelle un sujet logique et un prédicat. Si la métaphore contient quelque déviance – ce trait n'est pas nié, mais décrit et expliqué de manière nouvelle – la déviance concerne la structure prédicative elle-même. (Ricœur, 1982)

Considérée ainsi, la métaphore – *La montagne soupirait au-dessus des montagnes* (Giono) – ne consiste pas à remplacer un mot (*soupirait*) par un autre (quel mot serait-ce ?), mais porte sur un énoncé global, une phrase. Elle est, donc, moins une « dénomination déviante » qu'une « *prédication déviante* », « bizarre » comme on dit, précise Ricœur.

Comment opère cette prédication déviante ? La rhétorique classique emploie le terme d'« impertinence sémantique, pour caractériser la violation du code de pertinence qui règle l'attribution des prédicats dans l'usage ordinaire » (Ricœur, 1982). L'énoncé métaphorique réduirait cette déviation syntagmatique en invitant le lecteur à établir une nouvelle pertinence, « assurée par la production d'un écart lexical, donc d'une déviation paradigmatique » (Ricœur, 1982). La rhétorique classique n'est pas fautive en soi, fait remarquer Ricœur, mais elle décrit l'effet de sens au niveau du mot, en ignorant l'opération prédicative qui est le point d'origine de la métaphore. Car, « s'il est vrai que l'effet de sens est centré sur le mot, la production de sens est portée par l'énoncé entier » (Ricœur, 1982). Il faut donc expliquer la portée sémantique de la métaphore, non à partir du mot, mais par rapport à la sémantique de la phrase. En effet, insiste Ricœur, « Le rôle de l'imagination dans la métaphore apparaît quand, non content de souligner l'incongruité de la prédication nouvelle et l'écart de sens au niveau des mots par laquelle nous tentons de réduire cette incongruité, nous fixons notre attention sur l'émergence de la nouvelle congruence sur les ruines de celle qui s'est dissoute sous les coups de l'impertinence sémantique [...] » (Ricœur, 1982). Ainsi, face à un énoncé métaphorique tel que *Tout l'automne à la fin n'est plus qu'une tisane froide* (Ponge), il s'agit de comprendre comment nous recevons cette prédication pour le moins bizarre (*automne = tisane froide*) comme une pertinence nouvelle, en dépit de son incongruité selon nos représentations communes et notre usage habituel de la langue.

Ricœur considère que, dans de tels cas, l'imagination opère à trois niveaux : « voir le semblable », « la métaphore comme icône », « la fonction “suspensive” de l'image métaphorique ». Nous évoquerons rapidement ces trois explications.

### 2.1. « Voir le semblable »

On ne peut se contenter d'expliquer la métaphore comme une déviance, ou un écart, par rapport à un niveau lexical ou syntaxique, sous peine d'oblitérer l'émergence d'une nouvelle pertinence. La métaphore n'est pas seulement déviante, elle est, aussi, acceptable, « fait sens » pour le lecteur.

Autrement dit, la signification métaphorique ne se réduit pas à une collision sémantique, mais consiste dans la nouvelle signification prédicative qui émerge de l'effondrement de la signification littérale, c'est à dire de l'effondrement de la signification qui s'imposerait si nous nous bornions aux valeurs lexicales communes de nos mots. La métaphore n'est pas l'énigme, mais la solution de l'énigme. (Ricœur, 1982)

Et cette nouvelle congruence naît de la proximité sémantique qui émerge soudain entre des termes, en dépit de la distance qui, *prima facie*, les caractérise. C'est ainsi que des choses ou des idées – *automne / tisane* - aussi éloignées qu'elles peuvent paraître d'un point de vue conceptuel ou expérientiel, paraissent soudainement proches. S'il y a *ressemblance*, c'est dans ce « rapprochement qui révèle une parenté générique entre des idées auparavant hétérogènes. Ce qu'Aristote<sup>8</sup> appelait l'*épiphora* de la métaphore, autrement dit le transfert lui-même, n'est rien d'autre que ce déplacement, ce changement dans la distance logique, du lointain au proche » (Ricœur, 1982). La métaphore opère donc une restructuration des champs sémantiques, une recatégorisation de ce qui avait été déjà catégorisé. Ce processus de recatégorisation a, incontestablement, une portée ontologique, sur laquelle nous reviendrons. Mais, insiste Ricœur, « cette vision de la ressemblance est à la fois un *voir* et un *penser* » (Ricœur, 1982). Un *penser* puisqu'il y a recatégorisation. Mais ce « penser » est aussi un *voir* « dans la mesure où l'aperception consiste dans une saisie instantanée des possibilités combinatoires offertes » (Ricœur, 1982).

La métaphore reste vive tant que l'on persiste à percevoir à travers l'incompatibilité catégorielle antérieure la nouvelle compatibilité. Pour cela, il faut que le nouveau rapprochement et la résistance de la catégorisation

---

<sup>8</sup> « Faire de bonnes métaphores c'est apercevoir (contempler) le semblable (*to to homoion theôrein*) (*Poétique*, 1459 a 3-8).

antérieure entre en belligérance. Saisir le sens d'une métaphore, c'est s'ouvrir à la tension qui existe non seulement entre le sujet logique et le prédicat, mais aussi entre la lecture littérale et la lecture métaphorique du même énoncé. Il s'agit de « saisir la proximité dans la distance » (Ricœur, 1982).

## 2.2. « La métaphore comme icône »

Ricœur rappelle que Peirce opérait parmi les signes une distinction entre « icône », « indice » et « symbole ». Un signe est un *symbole* quand il renvoie à son objet en vertu d'une loi (e. g. mots de la langue), une *icône* quand il y renvoie en vertu de sa ressemblance (e.g. portrait d'une personne), et enfin un *indice* quand il est affecté par son objet (e.g. symptôme d'une maladie). A la suite de Peirce, on peut considérer que l'image métaphorique fonctionne iconiquement, au regard de ses qualités quasi-sensorielles et figuratives, comme on peut s'en rendre compte en lisant ce vers bien connu de Baudelaire : *Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage*. Car métaphoriser, ici, c'est voir quelque chose d'abstrait (*ma jeunesse*) sous les traits plus concrets – figuratifs, iconiques pourrait-on dire – de quelque chose d'autre, un signe-icône, *un ténébreux orage*.

## 2.3. La fonction « suspensive » de l'image métaphorique

Tout procès métaphorique comporte un moment de négativité, d'*epoché*, c'est-à-dire une suspension du jugement. La métaphore, ajoute Ricœur, « n'épuise pas son rôle à dépeindre des idées, à diffuser le sens logique dans les divers champs sensoriels. Elle suspend en outre la signification dans une atmosphère neutralisée, dans l'élément de la fiction » (Ricœur, 1982). Qu'est-ce à dire ?

Pour répondre à cette question il faut revenir sur la notion de signification attribuée à une expression métaphorique. Quand on a opposé impertinence et pertinence, incongruité et nouvelle congruence, on entendait par « signification » la cohérence interne de l'opération prédicative. La notion d'*innovation* sémantique ne demandait pas qu'on s'interrogeait sur le rapport au réel qu'entretient la métaphore. C'est pourquoi, à ce stade de notre réflexion, il est nécessaire, à la suite de Fregge, de faire une distinction entre le *sens* (*Sinn*) et la *signification* (*Bedeutung*), au sens de référence en dénotation d'une expression ; ou, dit autrement, il faudrait distinguer ce que dit une expression (le *quoi*, *sens-Sinn*) de ce *sur quoi* elle s'applique. S'interroger sur la signification d'une métaphore, au sens de référence-dénotation (*Bedeutung*), c'est examiner « l'ambition de vérité du langage poétique » (Ricœur, 1982). À la suite de Nelson Goodman (*Languages of Art*), Ricœur considère que « tous les systèmes symboliques ont une portée dénotative dans la mesure où ils “font”, “défont” et “refont” la réalité » (Ricœur, 1982). En ce sens, ils font partie de nos différentes *manières de faire des mondes* (Goodman, 2006). On est donc amené à considérer que le langage

poétique a réellement et nécessairement une valeur référentielle. C'est pourquoi « la théorie de la métaphore tend à rejoindre celle des modèles scientifiques, dans la mesure où la métaphore constitue un modèle pour changer notre façon de voir les choses, de percevoir le monde » (Ricœur, 1982). Dans les deux cas, modèle scientifique et métaphore, une ontologie est proposée et est mise en question.

Mais la référence métaphorique est aussi paradoxale que l'est le sens métaphorique, comme nous l'avons vu en présentant la notion d'innovation sémantique : « la métaphore est un travail sur le langage qui consiste à attribuer à des sujets logiques des prédicats impossibles avec les premiers » (Ricœur, 1986 : 19). Référence paradoxale, disions-nous, car « en première approximation, en effet, le langage poétique paraît dénué de toute prétention vériditative, donc de toute fonction référentielle. A l'inverse du langage descriptif, orienté vers le dehors, le langage poétique semble orienté vers le dedans, c'est à dire vers lui-même » (Ricœur, 1986 : 19). Telle est la présentation que Jakobson fait de la *fonction poétique*, qui ne concerne pas seulement la poésie : accent sur le côté palpable des signes, souligner le message pour lui-même (*for its own sake*), accentuation de la dichotomie entre signes et objet, autotélicité du message. Tout semble donc opposer la fonction référentielle (message dirigé vers un contexte extra-linguistique) et la fonction poétique (message orienté vers lui-même).

Ricœur considère que tous ces arguments sont loin d'être faux, mais qu'ils donnent une vision tronquée du processus référentiel dans son intégralité. Il en appelle d'ailleurs aussi à Jakobson lui-même qui reconnaît que, lorsque la fonction poétique est dominante dans un message, la fonction référentielle n'est pas supprimée, mais altérée en raison de l'ambiguïté du message :

La suprématie de la fonction poétique sur la fonction référentielle n'oblitére pas la référence (la dénotation), mais la rend ambiguë. À un message à double sens correspondent un destinataire dédoublé, un destinataire dédoublé et, de plus, une *référence dédoublée* – ce que soulignent nettement, chez de nombreux peuples, les préambules des contes de fées : ainsi, par exemple, l'exorde habituel des conteurs majorquins : “*Aixo era y no era*” (cela était et n'était pas). (Jakobson, 1963 : 238-239 ; nous soulignons)

Qu'en-est-il exactement de cette référence dédoublée ?

### **3. La référence dédoublée : « Cela était et n'était pas »**

C'est cette notion de « référence dédoublée », selon Ricœur, qui permet de comprendre ce qu'il en est de la référence métaphorique, de sa signification

au-delà de son sens. En effet, Paul Ricœur, dans *La Métaphore vive*, s'empresse de « gard[er] en réserve cette notion de *référence dédoublée*, et l'admirable “cela était et n'était pas”, qui contient *in nuce* tout ce qui peut être dit sur la vérité métaphorique » (Ricœur, 1975 : 282). En effet, pour le philosophe : « Le “est” métaphorique signifie à la fois “n'est pas” et “est comme” », et s'il en est ainsi, ajoute Ricœur, nous sommes fondés à parler de *vérité métaphorique*, mais en un sens également “tensionnel” du mot “vérité” ». (Ricœur, 1975 : 11). Car précise-t-il :

Le langage poétique ne porte pas moins *sur* la réalité que toute autre forme de langage, mais il s'y réfère au moyen d'une stratégie complexe dans laquelle la suspension – et en apparence l'abolition – de la référence du langage descriptif ordinaire ne constitue que l'envers, la contrepartie négative, de la référence complète. Cette suspension n'est ainsi que la condition négative d'une référence plus radicale, mais indirecte, construite sur les ruines de la référence directe. On peut appeler *référence de second ordre* cette référence indirecte, eu égard à la primauté de la référence descriptive dans le langage ordinaire et dans la science. Mais, à un autre égard, plus *ontologique* et moins épistémologique, la *référence dédoublée* constitue la *référence primordiale*, dans la mesure où elle suggère, révèle, désocculte les *structures profondes de la réalité* auxquelles nous sommes reliés en tant que mortels, nés dans ce monde et appelés à l'habiter pour un temps. (Ricœur, 1982 ; nous soulignons)

Ce que souligne Ricœur, ici c'est « la fonction de médiation de la suspension – ou époque – de la référence descriptive ordinaire dans le fonctionnement global de la référence métaphysique » (Ricœur, 1982). En effet, on reconnaîtra une métaphore vive dans l'innovation sémantique que produit ce vers de Verlaine *Votre âme est un paysage choisi*. Et c'est bien sur les ruines du sens littéral générées par l'incompatibilité des termes, ou l'absurdité de l'équation proposée (« votre âme » = « paysage choisi »), qu'émergent une nouvelle congruence sémantique, une nouvelle manière de considérer les choses, une nouvelle manière d'habiter le monde. L'époque de la référence ordinaire constitue une proposition, un appât pour emprunter de nouveaux sentiers ontologiques, pour « refaire » la réalité, comme le souligne Nelson Goodman dans *Manières de faire des mondes*. Il nous faut préciser, néanmoins, que le fonctionnement d'une métaphore vive est différent de celui des autres tropes, en particulier la métonymie ou la synecdoque. La signification d'une phrase comme *Bientôt je quitterai ces murs* est littéralement auto-contradictoire, mais on peut trouver en langue une équivalence tout à fait acceptable par les locuteurs français (« murs » est une synecdoque de « maison »). Mais une

description métaphorique comme *Ma femme à la langue d'hostie poignardée* (André Breton, « Union libre ») produit chez le lecteur un « coma sémantique » bien plus fort, non seulement parce qu'elle n'est pas congruente aux représentations de la femme habituelles, mais aussi parce qu'elle n'a pas d'équivalent en langue, comme l'a la synecdoque. Confronté à une telle description, le lecteur est obligé de procéder à des inférences multiples en fonction de son encyclopédie, de ses lectures, de son vécu, etc. Mais ce calcul sémantique est illimité ; il ne trouve pas de point d'arrêt définitif ; il est toujours à recommencer et à poursuivre. Pour paraphraser Kant, on pourrait dire que tenter de comprendre une telle métaphore c'est entrer dans le jeu libre des facultés que sont l'imagination et l'entendement. Si la métaphore donne à penser, c'est une pensée sans concepts, ou du moins une pensée où s'entremêlent indissolublement affects, percepts et concepts, pour reprendre des concepts chers à Gilles Deleuze.

Une telle approche, on s'en doute, a été discutée, sinon contestée, en particulier par Jacques Derrida (voir, en particulier : 1972) ; nous ne nous attarderons pas sur cette querelle entre philosophes. Nous nous pencherons plutôt sur les auteurs qui appellent à lire « littéralement » les textes, comme le suggère Deleuze dans l'analyse qu'il consacre à Melville :

Bartleby n'est pas une métaphore de l'écrivain, ni le symbole de quoi que ce soit. C'est un texte violemment comique, et le comique est toujours *littéral*. C'est comme une nouvelle de Kleist, de Dostoïevski, de Kafka ou de Beckett, avec lesquelles il forme une lignée souterraine et prestigieuse. Il ne veut dire que ce qu'il dit, *littéralement*. (Deleuze : 89 ; nous soulignons)

Mais qu'en est-il de cette *littéralité* ? Chez Deleuze, elle « n'est [...] pas le sens propre, mais *l'en deçà du partage entre le propre et le figuré* » (Zourabichvili : 55). Mais, par ailleurs, n'est-on pas en droit de douter de la validité du concept même de métaphore et de ce qu'il présuppose : un « partage supposé originaire entre le propre et le figuré » (Zourabichvili : 67) ? Toute signification n'est-elle pas toujours *contaminée* par une autre ? C'est ce que suggère François Zourabichvili en commentant l'exemple suivant :

Si je dis « le cerveau est une herbe », Aristote m'expliquera que le mot « cerveau » a une signification attachée *a priori* à un certain domaine de choses, de même que le mot « herbe », et que j'essaie d'exprimer obliquement quelque chose sur le cerveau en transposant hors de son domaine propre le mot herbe. Il ajoutera que l'opération est légitime si, par là, j'ai mis en évidence une similitude. Le présupposé est donc que

les significations sont séparées mais apparentées : il y a entre elles des ressemblances naturelles. (68-69)

C'est cette conception aristotélicienne de la métaphore, dont le succès et la postérité ne sont plus à démontrer, que Zourabichvili, commentateur avisé de la pensée de Deleuze, remet précisément en cause :

[...] « le cerveau est une herbe » n'est bien sûr pas à prendre au sens propre, puisqu'il est clair pour tout le monde que le cerveau n'est pas un végétal. Mais il est douteux que j'ai une idée du cerveau *avant* ce type de rencontre étrange. Ou alors cette idée est du type : « le cerveau est un arbre ». Deleuze veut dire que, dans les deux cas, ce n'est pas la même *expérience* du cerveau : ni la même conception neurologique, ni le même rapport vécu au cerveau. (68-69)

L'ontologie deleuzienne, fondamentalement diacritique, est en rupture avec celle d'Aristote. En effet, pour l'auteur de *Différence et Répétition*, les êtres, tout comme leurs dénominations, n'ont pas d'existence ni de sens en soi. Ainsi, le cerveau, tout le monde l'admettra, n'est ni une herbe, ni un arbre. Et « je n'acquies une idée du cerveau ou ne fais l'expérience du cerveau que dans un rapport à l'arbre ou à l'herbe, ou pourquoi pas à autre chose encore » (Zourabichvili : 68-69). Cette ontologie est donc relationnelle et expérientielle. Aussi faut-il comprendre le « est » de la métaphore moins comme un « être comme » que comme un « et », une conjonction qui ouvre sur « une rencontre étrange ». Ou autrement dit, pour rester fidèle aux « métaphores » deleuziennes, une *ligne de fuite*, un *devenir* réciproque du « cerveau » en « herbe », et de l'« herbe » en « cerveau ».

Il n'appartient pas à notre propos, bien évidemment, de rapprocher outre mesure deux philosophes que tout paraît opposer. Il n'en reste pas moins qu'il nous semble que leurs conceptions de la métaphore se rejoignent en particulier par la mise en évidence de la dimension ontologique que cette figure peut avoir quand elle est vive. Pour l'un comme pour l'autre, en effet, la métaphore résulte d'un acte poétique (*poiésis*) dont l'ambition est de redécrire le réel : elle ouvre un nouveau champ d'intelligibilité et d'expérience aussi bien pour celui qui l'élabore que pour celui qui l'interprète.

#### **4. Pour conclure : la « véhémence ontologique »**

Nous avons donc montré que Ricœur rompt avec la tradition structuraliste et la tendance formaliste d'une certaine critique littéraire qui dénie tout pouvoir référentiel à la métaphore. Il défend, au contraire, l'idée que la métaphore, en suspendant la référence descriptive, institue un autre mode référentiel (la « référence dédoublée »). Pour ce faire, l'auteur de *La Métaphore vive* souscrit

à une *théorie de la dénotation généralisée* inspirée de Nelson Goodman, et interprète la puissance dénotative métaphorique en termes de *modèle*, concept qu'il emprunte à l'épistémologique scientifique.

Pour le philosophe, le langage ne se réduit, donc, pas à sa structure, il n'est pas clos sur lui-même. Mais, néanmoins, ce serait une erreur de concevoir le langage comme une simple description de la réalité au sens strict qui impliquerait une conception de la vérité comme adéquation de la pensée, du langage et du réel – *adaequatio rei et intellectus*. La métaphore vive nous le rappelle sans cesse ; car, si le langage est une ouverture sur l'Être (il dit l'Être, et l'Être demande à être dit), il porte en lui aussi, quand il est *poiésis*, *mimésis* productrice, la tâche de reconfigurer le monde et la réalité, d'instituer un sens neuf. C'est pourquoi s'il y a vérité métaphorique, celle-ci est tensionnelle : elle préserve le « n'est pas » dans le « est ». Comme le dit Ricœur : « Le paradoxe consiste en ceci qu'il n'est pas d'autre façon de rendre justice à la notion de vérité métaphorique que d'inclure la pointe critique du n'est pas (littéralement) dans la *véhémence ontologique* du est (métaphoriquement) » (Ricœur, 1975 : 321). L'expression *véhémence ontologique* mérite toute notre attention. Elle désigne une protestation contre une doxa qui affirme la clôture du signe et l'immanence du sens. Ricœur soutient au contraire qu'il existe une *ouverture* du langage vers l'autre que lui-même, geste qui implique une transcendance. Certes il est vrai que tout emploi du langage repose sur la reconnaissance d'un écart qu'on ne peut combler entre les signes et les choses. Mais il importe, néanmoins « de se tenir au service des choses qui demandent à être dites, et ainsi de tenter de compenser l'écart initial par une obéissance accrue à la demande de discours qui s'élève de l'expérience sous toutes ses formes. » (Ricœur, 1990 : 40). Telle est l'éthique de la vérité métaphorique ; celle d'une correspondance entre le *voir-comme* de la visée imaginative saisissant des similitudes inédites et *l'être-comme* des choses visées dans leur manifestation nécessairement relationnelle.

Enfin, rappelons que pour Ricœur le processus d'innovation sémantique, propre à la métaphore, n'est pas limité à cette figure. Il caractérise, en fait, toute œuvre poétique ou littéraire. *La Métaphore vive* inaugure en quelque sorte une philosophie poétique et des problématiques que l'on retrouvera par la suite dans des ouvrages comme *Temps et récit* et *Soi-même comme un autre*. En effet, on a vu que, pour Ricœur, la copule relationnelle de l'énoncé métaphorique créait une tension entre le *même* et l'*autre* ; cette tension, on la retrouvera dans ses analyses de l'identité narrative conçue comme une belligérance entre une *identité-idem* (caractère du sujet dans ce qu'il a d'immuable à l'instar de ses empreintes digitales) et une *identité-ipse* (rapport à soi comme autre soumis à la temporalité). Il en est de même pour la conception que Ricœur a de la vérité historique prise en charge par le discours historiographique. En effet, l'histoire s'écrit, elle aussi, dans une tension entre



le *Même* (croyance, un peu naïve, en une reconstitution « fidèle » et « objective » du passé : « c'est ») et l'*Autre* (scepticisme et sentiment qu'il est impossible de retrouver un passé à jamais disparu : « ce n'est pas ») ; c'est donc seulement dans la médiation de l'*Analogie* (« c'est *et* ce n'est pas) que le discours historiographique peut se fonder et dépasser les apories qui le constituent. La réflexion menée dans *La Métaphore vive* avait donc bien un caractère inaugural.

On s'est souvent demandé pourquoi la métaphore a été considérée par de nombreux auteurs comme la figure poétique par excellence. Au terme de ce parcours, on pourrait avancer l'hypothèse que, si tel est le cas, c'est précisément parce que la métaphore a une portée ontologique qui répond à l'appel de la métaphoricité originnaire du monde. Le narrateur de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* ne dit pas autre chose quand il considère que les marines d'Elstir tirent leur charme de la « métamorphose des choses représentées », la métamorphose étant l'autre nom de la métaphore :

Mais j'y pouvais discerner que le charme de chacune consistait en une sorte de métamorphose des choses représentées, analogue à celle qu'en poésie on nomme métaphore et que si Dieu le Père avait créé les choses en les nommant, c'est en leur ôtant leur nom, ou en leur en donnant un autre qu'Elstir les recréait. (Proust : 191)

## Bibliographie

- Bonhomme, Marc. « Le problème des tropes dans la linguistique française du XXe siècle. » *La Lingüística francesa, situación y perspectivas a finales del siglo XX*. Éd. J. F. Corcuera, Departamento de Filología francesa de la Universidad de Zaragoza, 1994. 101-109.
- Deleuze, Gilles. « Bartleby ou la formule. » *Critique et clinique*. Paris: Éd. de Minuit, 1993. 89-114.
- Derrida, Jacques. « La Mythologie blanche (la métaphore dans le texte philosophique). » *Marges. De la philosophie*. Paris: Éd. de Minuit, 1972. 247-324.
- Dosse, François. *Histoire du Structuralisme. Tome I : le champ du signe, 1945-1966*. Paris: La Découverte, 1991.
- Garcia, Emmanuelle, Frédéric Nef (eds). *Textes Clés de métaphysique contemporaine. Propriétés, mondes possibles et personne*. Paris, Vrin, 2007.
- Genette, Gérard. *Figures III*. Paris: Éd. du Seuil, 1972.
- Goodman, Nelson. *Manières de faire des mondes*. Paris: Gallimard, 2006.

- Jakobson, Roman. *Éléments de linguistique générale : Tome 1. Les fondations du langage*. Paris: Éd. de Minuit, 1963.
- Jakobson, Roman, Claude Lévi-Strauss. « “Les Chats” de Charles Baudelaire. » *L'Homme* 2,1 (1962). 5-21.
- Lévi-Strauss, Claude. *Anthropologie structurale*. Paris: Plon, 1958.
- Lyons, John. *Linguistique générale*. Paris: Larousse, 1970.
- Nef, Frédéric. « Ontologie de l'objet, théorie des propriétés et théorie des ensembles : quelques problèmes et perspectives. » *Revue Internationale de Philosophie* 2 (236) (2006). 181-207.
- Nef, Frédéric. *Traité d'ontologie pour les non-philosophes et les philosophes*. Paris: Gallimard, 2009.
- Proust, Marcel. *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, t. II. 1919. Paris: Gallimard, Pléiade, 1988.
- Ricœur, Paul. « Contribution d'une réflexion sur le langage à une théologie de la parole. » in Barthes R. et al., *Exégèse et herméneutique*. Paris: Éd. du Seuil, 1971. 301-319.
- Ricœur, Paul. *Du texte à l'action*. Paris: Éd. du Seuil, 1986.
- Ricœur, Paul. « Imagination et métaphore. » *Psychologie Médicale* 14 (1982).  
URL:  
[http://www.fondsriceur.fr/uploads/medias/articles\\_pr/imagination-et-metaphore-1.pdf](http://www.fondsriceur.fr/uploads/medias/articles_pr/imagination-et-metaphore-1.pdf) (Consulté le 31.03.2021).
- Ricœur, Paul. *La Métaphore vive*. Paris: Éd. du Seuil, 1975.
- Ricœur, Paul. « Mimésis, référence et refiguration dans „Temps et Récit”. » *Études Phénoménologiques* 11 (1990). 29-40.
- Zourabichvili, François. *La Littéralité et autres essais sur l'art*. Paris: PUF, 2011.